

La souveraineté avalée : Nietzsche, lu par VLb

Pierre Nepveu

Numéro 312, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81527ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nepveu, P. (2016). Compte rendu de [La souveraineté avalée : Nietzsche, lu par VLb]. *Liberté*, (312), 58–60.

NIETZSCHE, LU PAR VLB

La souveraineté avalée

La littérature, plus que le politique, est le lieu d'apaisement entre le réel et la volonté de puissance, affirme Victor-Lévy Beaulieu.

PIERRE NEPVEU

QUE la notion de *souveraineté* soit au cœur de toute l'entreprise littéraire de Victor-Lévy Beaulieu, cela paraît une évidence à la condition de donner à ce terme son extension maximale et d'en mesurer les apories. Comme plusieurs indépendantistes que l'on aime qualifier de « purs et durs », VLB n'aime pas le terme de « souveraineté » au sens politique, héritage d'une vision, pusillanime à ses yeux, du projet d'indépendance tel que préconisé (ou plutôt « édulcoré ») par le Parti québécois depuis l'époque de René Lévesque – une époque qui semble avoir pris fin avec l'avènement de Pierre Karl Péladeau, dont l'auteur de *666 Friedrich Nietzsche* a salué la « volonté de puissance ».

Toutefois, à l'encontre d'une certaine évidence médiatique tendant à la caricature et au folklore, il serait erroné de conclure que la pensée de VLB se définit pour l'essentiel par les concepts de nation et de nationalisme. À preuve, ce passage d'un pamphlet publié en 1998, *Québec ostinato*, où l'on peut lire ce passage :

Pour toutes sortes de raisons, les gouvernements du Parti québécois n'ont jamais voulu débattre vraiment l'idée de culture, par peur vraisemblablement de constater que l'idée de culture est antagoniste avec toute idée d'État-nation [...]. Plutôt que d'assumer totalement l'idée de culture, l'État-nation ment dans toutes les langues du bien et du mal, a dit Nietzsche.

« Assumer totalement l'idée de culture » : cette critique de l'État-nation peut étonner mais, chose certaine, la formule fait apparaître une souveraineté plus fondamentale qui n'a rien d'institutionnel et qui semble constituer une sorte de préalable ou de fondement au politique. C'est bien sûr la littérature qui est pour VLB le lieu par excellence d'une telle puissance « assumée totalement », mais la question se pose quant à la nature même de cette souveraineté créatrice.

Il serait facile et assez naïf de répondre que c'est le créateur qui est tout-puissant, mais nul besoin d'avancer beaucoup dans la lecture de VLB pour constater qu'il n'en est rien. Rien n'est plus frappant en effet que sa constance à caractériser

son écriture en termes purement naturalistes. À la source, il y a le corps : son « sang de cochon », sa main de gaucher longtemps réprimée, sa poliomyélite, véritables leitmotivs qui, à l'autre bout de la chaîne, se confirment dans une

conception volontiers organique et orgasmique de l'écriture, notamment par l'association fréquente de l'encre coulant du stylo et du sperme éjaculé, état primal d'une écriture génitale et viscérale toujours menacée par l'informe et le gâchis. Comment oublier l'ouverture de *Don Quichotte de la démanche*, où Abel, l'alter ego de

VLB, récapitule dans une crise délirante toute sa démarche d'écrivain ? Ce qui a lieu ici, ce n'est pas le constat banal d'un échec de l'écriture, d'une imperfection ou d'une insuffisance de l'œuvre, c'est quelque chose de beaucoup plus radical : le sentiment effaré que le langage est une force impersonnelle, que l'écrivain n'est qu'une éponge absorbant « toute la folie du langage qu'il [peut] y avoir dans le monde ». Encore qu'il ne soit pas du tout sûr que l'on puisse vraiment parler d'un langage :

Comment choisir dans tout cela ? Et quel choix pouvait-il faire de toute cette matière gluante (un baril de mélasse renversé dans l'herbe, une grosse couleuvre glissant sur les pierres, ou millions de fourmis droguées et ne sachant plus où donner de la tête) – de tout ce magma, de ce cancer proliférant et désormais impossible à contenir ?

De nombreux passages analogues chez Beaulieu ne font que pointer vers un étonnant paradoxe : cette œuvre qui montre tous les signes d'une souveraine mégalomanie, que l'on peut lire comme l'apothéose d'un moi démesuré, de cet « ogre » dont a parlé le journaliste Jean-François Nadeau en soulignant qu'il s'agrandit aussi en dialoguant avec des géants de la littérature, Hugo, Melville, Joyce, et plus récemment Nietzsche, cette œuvre, donc, ne cesse en même temps de dissoudre le moi dans la matière du monde et de critiquer la notion même d'un sujet maître de son œuvre et de son destin.

Loin de se résoudre, ce paradoxe s'est au contraire amplifié dans les ouvrages parus depuis dix ans. Leur monumentalité

VICTOR-LÉVY BEAULIEU
666 Friedrich Nietzsche.
Dithyrambe beublique
Trois-Pistoles, 2015,
1382 p.

et la hauteur de leur ambition ne laissent certes d'en imposer : le *James Joyce* fait 1 100 pages, le *Nietzsche* près de 1 400, sans parler des 600 pages de *Bibi* et des 400 d'*Antiterre*. Mais au-delà des formats, le naturalisme de VLB y prend plus que jamais une tournure cosmique qui, en renouant avec la vision de Lucrèce et des épicuriens et en faisant aussi appel à la physique et à l'astrophysique contemporaines, achève de pulvériser l'identité individuelle dans une poussière d'atomes et d'étoiles, un vaste ballet cosmique régi par le hasard. La grandiose ouverture du *James Joyce*, en 2006, ne laissait aucune ambiguïté à cet égard, portée par les poèmes tardifs de Gaston Miron (« je suis fait des trous noirs de l'univers ») et prenant la forme d'une grande méditation funèbre devant le corps du père mort :

Je pense tellement que l'Univers est né du hasard, que par conséquent nous en sommes la représentation, par minuscules fragments. Deux cents milliards de cellules dans le cerveau de mon père, comme il y a deux cents milliards d'étoiles dans le cosmos [...]. Aurais aimé pouvoir en parler à mon père. Nous n'avons pas vraiment de corps à nous. Nous n'avons pas vraiment d'esprit à nous. Des cellules divisibles jusqu'à l'infini, et indifférenciées à l'origine.

Il est remarquable qu'*Antiterre*, roman utopique (« utopium », dans la singulière terminologie générique de VLB), fasse écho à un tel passage, mais cette fois à propos de l'écriture elle-même. En panne d'inspiration, le narrateur-auteur se rappelle tout son passé de travail quotidien, toutes ces années où il écrivait, dit-il, sous le signe de l'urgence : « l'urgence de quoi? – je n'en sais plus rien, hors de ma volonté c'était : y a-t-il une volonté en ces amas de poussière qui voyagent dans et autour du cosmos, qui s'agglutinent pour se patenter en galaxies? », écrit-il. Deux ans plus tôt, dans *Bibi*, 2009, son écriture n'épousait-elle pas cette même impulsion cosmique? « Les mots, écrivait le narrateur, ne m'appartiennent pas en propre, ils sont la représentation objective du monde, ils sont la cristallisation sourde et multiforme de la pensée de l'univers, de tous les modes de pensée. » On ne comprend pas tout à fait la « mégalomanie » de Beaulieu si on n'y mesure pas ce qu'elle porte de soumission à une puissance supérieure, impersonnelle, universelle, à ce « fleuve souverain » qui transporte toute l'énergie du monde mais qui, il faut bien le voir, risque toujours de submerger celui qui s'y abandonne.

Ce péril était déjà bien exposé dans *Monsieur Melville*, paru originellement en 1978, à travers l'image d'un romancier dépossédé par ce qu'il invente, « avalé » par ses romans et ses personnages. Mieux encore, quelles que soient les réserves que l'on puisse avoir à l'égard de la conception de la femme qui s'y fait jour, on ne relit pas sans une certaine surprise un passage comme celui-ci :

Ce qui s'appréhende dans toute écriture, c'est une passivité, c'est ce qu'il y a de féminin en soi. On ne féconde pas les mots : ce sont eux qui sont en même temps la semence et l'agent de la semence. Ce sont eux qui vous violent et vous possèdent, se

NOS COLLABORATEURS EN LIBERTÉ

Du téléphone-carnet à la femme clown

CHRONIQUEUR régulier depuis la refonte de *Liberté* en 2012, **Mathieu Arsenault** nous propose un *Guide des bars et pubs du Saguenay* (Le Quartanier), étonnant essai-poème colligeant des phrases captées in situ avec son téléphone-carnet, méthode qu'il avait racontée dans le numéro 307 (printemps 2015) de la revue.

Rosalie Lavoie est depuis longtemps correctrice pour *Liberté*. Mais elle est surtout écrivaine : *Choir* (Leméac), son deuxième roman, présente un personnage de femme confrontée à son identité houleuse. La haute tenue littéraire de l'ouvrage a été remarquée par la critique. Une nouvelle de son nom paraît également dans *Histoires mutines* (Remue-ménage), recueil illustré par **Cathon**, dessinatrice de notre chronique « Introduction à... ».

Toujours côté fiction, notons la parution toute fraîche de *Synapses* (Le Cheval d'août), premier recueil de 225 fictions (!) de notre critique littéraire **Simon Brousseau**. En bande dessinée cette fois, *Talk-show* (Mécanique générale) de **Catherine Ocelot** raconte les boires et déboires d'un ours polaire présentateur de télévision un peu perplexe.

De nos collaborateurs occasionnels, notons la sortie du roman *Abraham et fils* (P.O.L) de **Martin Winckler**; de *Nous étions nés pour ne jamais mourir* (Leméac), troisième roman de **Lise Vaillancourt**; de *La dureté des matières et de l'eau* (Noroît), poèmes de **Pierre Nepveu**; et de *Golden Square Mile* (L'Oie de Cravan) de **Maxime Catellier**. Enfin signalons, à l'attention des plus jeunes, la biographie d'*Annie Fratellini, la dame du cirque* (À dos d'âne), portrait d'une des premières femmes clowns, illustré par **Célia Portet** sur un texte de Dominique Duthuit.

Côté essai : l'argent, la caricature...

LES médias ont fait bel accueil à *Confessions d'un cassé* (Boréal) de notre rédacteur en chef **Pierre Lefebvre**, récit désinvolte de son rapport à l'argent. Chez le même éditeur, *Vies livresques* de notre chroniqueur **Robert Lévesque** témoigne de son amour du livre et de la librairie. Autre chroniqueur de la revue, **Alain Deneault** vient de faire paraître *Une escroquerie légalisée. Précis sur les « paradis fiscaux »* (Écosociété), dont la pertinence apparaîtra à quiconque suit l'actualité récente.

Avec Andrée Fortin, **Jean-Philippe Warren** présente *Pratiques et discours de la contre-culture au Québec* (Septentrion), qui aborde globalement l'héritage des années 1960 et 1970. **Micheline Cambron** publie quant à elle deux essais en collaboration : *Quand la caricature sort du journal* (Fides, avec Dominic Hardy) et *L'événement de lecture* (Nota Bene, avec Gérald Langlade).

créant traîtreusement à votre image et à votre ressemblance pour vous donner le change, comme ces femmes à barbe dans les cirques.

Inutile de dire qu'avec cette image du romancier violé (par des femmes grotesquement transgenres !), nous sommes comme très souvent dans l'œuvre de VLB à des années-lumière d'une conception de l'écrivain comme demiurge ou mage romantique et qu'il y a quiproquo si l'on prend au sérieux quelque identification que ce soit entre Victor-Lévy Beaulieu et Victor Hugo...

Dans ce contexte, le recours à la notion de « volonté de puissance » emprunté à Nietzsche ne va pas sans ambiguïté. D'une part en effet, VLB donne à ce concept une valeur explicative dans l'ordre historique et politique : en un mot, si l'écrivain VLB, alias Abel Beauchemin, est à ce point dépossédé de son pouvoir, avalé, violé par sa propre création, c'est que le Québec lui-même est en manque de volonté de puissance, parce qu'il se cantonne comme à plaisir dans une honnête médiocrité, bref parce qu'il n'assume pas pleinement sa souveraineté. Véritable leitmotiv de toute son œuvre, cette interprétation est répétée à plusieurs reprises dans le *Nietzsche* monumental que VLB a publié en 2015. Peut-elle expliquer à elle seule le sentiment de gâchis, les images de marécage ou de cancer qui affleurent si souvent dans la conscience du romancier ? On peut en douter, mais il y a aussi le problème de Nietzsche lui-même, chez qui la notion de volonté de puissance est tout sauf une affirmation nationaliste (VLB le sait très bien) et n'est pas davantage réductible à un éloge de la toute-puissance du moi ou du sujet mais, bien au contraire, un appel à son dépassement. Le *surhomme* n'est pas un moi agrandi, une identité géante, c'est un au-delà de ce pauvre humain qu'est l'individu. Le *surhomme* est une figure anti-humaniste et il est d'ailleurs assez frappant de voir VLB souscrire selon toute apparence, dans le *Nietzsche*, à un certain eugénisme et surtout critiquer vivement, à la suite du philosophe, l'éthique de la compassion qui imprègne les élans humanitaires du monde contemporain.

Que signifie l'appel à « inventer un nouveau terrorisme », cette citation de Nietzsche affichée en grosses lettres à la fin de l'ouvrage ? Au-delà de la violence des invectives que Beaulieu lance contre le monde contemporain et la situation québécoise, il y a certes une misanthropie profonde, fatiguée de l'humain, mais aussi le désir de refonder une contre-humanité utopique. C'est là une des trames les plus émouvantes du *Nietzsche* : l'accomplissement fictif de « L'Antiterre », une communauté écologique multiethnique unie par le français et par l'absence de gouvernement et qui, sur les hauteurs de Trois-Pistoles, vit en harmonie avec le paysage et les animaux, tient marché public et fête la poésie du monde, entre l'Afrique et Paul-Marie Lapointe, le Vietnam et deux poètes du Texas qui s'appellent Whitman !

Comment concilier un tel univers convivial et pacifié avec l'appel souvent réitéré à la « volonté de puissance » ? Chose certaine, on sous-estime trop souvent le besoin d'apaisement qu'il y a chez VLB, et on peut penser que l'*Antiterre* est une réponse à l'univers « convulsionnaire » de l'arrière-pays de Trois-Pistoles, évoqué ailleurs dans le *Nietzsche* ; et que sans doute aussi cette utopie construit une nouvelle famille (mondiale !), une communauté d'amour contre l'extravagante famille réelle, jamais bien loin de la folie, telle qu'elle est mise en scène dans toute l'œuvre de Beaulieu.

Mais il y a davantage dans cet ouvrage au ton testamentaire : à première vue, cela peut apparaître comme une absurdité, celle d'un écrivain qui, tout au long d'un livre de 1 400 pages, ne cesse de répéter qu'il a cessé d'écrire et qu'il est plutôt en train de lire, avec sa complice l'Amérindienne Samm. Qu'y a-t-il donc dans cette affirmation insensée ? Peut-être une vérité profonde sur tout le parcours litté-

raire de VLB, confirmée par le fait que de nombreux lecteurs placent le *Monsieur Melville* et le *James Joyce* au sommet de son œuvre. Si le *Nietzsche* ne parvient pas tout à fait selon moi à les égaler, peut-être parce que Beaulieu a plus d'affinités avec des romanciers qu'avec un philosophe, l'ouvrage pousse à la

limite extrême cette vérité : jamais Beaulieu n'est aussi grand et souverain que lorsqu'il n'écrit plus, dans le sens naturaliste, organique et cafouilleux qu'il évoque lui-même si souvent et qui le laisse avalé par ses cauchemars, englué dans la mélasse ou violé par des femmes à barbe. Quand l'écriture apparemment toute-puissante tourne au contraire à la totale subjection, c'est la lecture qui prend le relais, c'est la transformation de l'écriture en acte de lecture, en rencontre avec l'autre qui assure une forme de souveraineté.

Bien sûr, on pourrait objecter que cette souveraineté est essentiellement parasitaire, aliénante, à moins qu'elle relève de la piraterie, prestigieux objet d'un désir jamais satisfait, ce qui confirmerait en réalité que la toute-puissance créatrice se situe irrémédiablement ailleurs, toujours chez l'autre, que ce soit dans le *Moby Dick* ou la « souveraine poésie » de Melville, l'*Ulysse* et surtout le *Finnegans Wake* de Joyce, ou dans les fragments et le *Zarathoustra* de Nietzsche. Mais une telle interprétation est fort réductrice, car loin d'être de simples exercices d'admiration, ces ouvrages majeurs de VLB sont des créations uniques où cohabitent l'autobiographique et le biographique, la critique littéraire et l'érudition anthropologique et historique, le réel et la fiction, l'essai et la poésie. Ainsi se trouvent mis à distance le marécage familial, le cauchemar et les convulsions d'écrire (ce qui signifiait souvent : être écrit), ainsi « l'ogre » transcende-t-il sa boulimie autodévorante : lecteur, il peut projeter son univers imaginaire, toujours menacé par l'autisme, dans les formes d'un dialogue et d'une rencontre. C'est dans ce genre paradoxal de la lecture-fiction que sa souveraineté littéraire peut s'accomplir. 

Rien n'est plus frappant chez VLB que sa constance à caractériser son écriture en termes purement naturalistes.